

Entrevue dramatique à l'instant même avec O. A. (1).

MOI. — Nous sommes foutus.

O. A. — Je le crois. Qui est le coupable ?

MOI. — Poincaré.

O. A. — Je le crois. Je n'ai pas le temps, je m'en vais.

MOI. — La presse française a menti habilement et avec ensemble ; jusqu'à la *Bataille Syndicaliste* qui n'a rien dit. Mais il est clair que c'est la deuxième mobilisation russe qui a tout perdu.

O. A. — Oui. L'Angleterre va-t-elle marcher ?

MOI. — L'Angleterre ne marche pas.

O. A. — Je le crains. Adieu. Très pressé. J'ai des choses terribles à faire avant de partir.

(Je l'embrasse.)

Conversation avec un homme politique.

LUI. — Pourquoi ai-je voté pour cet homme ! Ah ! il nous aura coûté cher le voyage de Poincaré à Pétersbourg ! Et c'est maintenant qu'il convoque les Chambres. Il a été d'une faiblesse ! Il a laissé tout faire au tsar. Pourquoi ai-je voté pour cet homme ! Il a conduit l'affaire comme un sabot ! « *Finis Galliae !* » Qu'on essaye de traiter au plus vite !

MOI. — Et l'Angleterre ne va pas marcher ?

LUI. — Parbleu !

Et toutes nos moissons qui sèchent sur pied !

Ma bonne : « *Le pharmacien de la rue Poussin a dit que l'Angleterre marchait sûrement.* »

4 août.

L'Angleterre flanche. S. E. Grey prononce aux Communes un discours sans un mot sur l'Entente cordiale et la France.

Il se borne à se prononcer très fortement contre la violation de la neutralité de la Belgique et à défendre l'accès de la Manche à la flotte allemande.

Ici tout le monde s'en montre enchanté.

La stupidité patriotique du peuple parisien s'étale. On fracasse les devantures des Allemands. On a sauvagement saccagé Maggi, qui est Suisse.

D'autre part, il semble que nous soyons en insuffisant état de préparation.

Les sublimes éclats d'héroïsme inutile sont les marques ordinaires du tempérament français, et parisien surtout, mais la minutie lente, la préparation de loin, la fidélité dans les petites choses ne sont pas notre fait.

La mobilisation du 2<sup>e</sup> cuirassiers se fait mal. Pas de chevaux. Pas de quoi manger. Pas de harnachements. Les hommes encasernés, sans rien faire, éternés, fatigués, de mauvaise nourriture, fourbus avant d'avoir enjambé leur cheval. (Conversation avec un margis du 2<sup>e</sup> cuir.)

Guy me téléphone. Il revient de l'Île d'Or (Saint-Raphaël-Var) après trois jours et trois nuits d'un voyage harassant. Les trains marchent sans horaire, arrêts par-

(1) Un économiste bourgeois.

tout. On a essayé de faire sauter la voie. Les coupables sont fusillés. Les chefs de gare s'en foutent.

Paul manque d'enthousiasme patriotique. Il a bougrement raison.

*La Presse*, ce soir, annonce à Berlin des manifestations contre la guerre.

Qu'ils zigouillent leur crapule d'empereur et sa varchérie de famille et demain la guerre est finie.

L'enterrement de Jaurès. Quelconque. Un public de petits bourgeois militants socialistes. Pas de jeunes. Partis à la guerre.

Monsieur Viviani a parlé, lui, pour la famille et les membres du Parlement, sans que le public entende. On a vu un homme distingué, fatigué, rouge, digne, cabotin. De vagues tribuns socialistes ont plagié Jaurès, ce qui était dans la circonstance assez désagréable. Seuls, Jouhaux et Sembat ont été décents.

L'un d'eux a eu le plus vain succès.

Il a profité de l'occasion pour faire un discours de propagande. Quand il a dit : « *Ce n'est pas par haine du peuple allemand que nous marcherons à la guerre, mais pour créer là-bas une république sociale* »... il a été applaudi formidablement.

Sembat a parlé de Jaurès. Sembat doit être un ami fidèle.

Mais quand il ne se moque pas des autres, il n'est pas très intéressant.

Voilà.

Joie folle. L'Angleterre émue de la violation des territoires belge et hollandais (pourquoi la Hollande?) par les troupes allemandes, déclare la guerre à l'Allemagne.

On dirait que les Allemands sont piqués de folie. 1870 les rend un peu fous.

Mais, malgré tout, je me demande jusqu'à quel point une nation très organisée ne peut pas tenir tête à l'Europe pendant quelque temps. Un homme traqué résiste longtemps à dix ou vingt personnes, s'il est bien armé.

La meilleure affaire serait une révolution à Berlin.

8 août.

Quatre jours qui m'on semblé fort longs. En quatre jours de guerre, déjà, une grande bataille : 25 à 30.000 hommes tués rien que du côté allemand. Victoire belge à Liège.

De plus, les Anglais profitent de la guerre pour faire râfle de tous les bateaux de commerce allemands.

Coup mortel pour l'Allemagne.

Je crois réellement qu'il y a maintenant au moins soixante chances pour cent pour la victoire.

Paris s'enthousiasme et se calme.

Les ridicules accès de patriotisme passés sur des laiteuses suisses sont finis.

Tout reprend, sauf qu'il n'y a plus de jeunes hommes dans les rues, que des vieillards et des hommes mûrs se montrent vêtus en trouphions, offrant un spectacle un peu ridicule et pénible et qu'on se parle dans les rues et dans les trams.

« *On peut aller là-bas en chantant l'Internationale*, disait hier un vieux militant syndicaliste, sur la plate-forme d'Auteuil-Saint-Sulpice, *c'est la lutte de tous les peuples contre le militarisme allemand.* »

Cette pensée est dans tous les cœurs des révolutionnaires qui, s'ils ont marché avec cet élan, n'ont pas obéi à

un instinct patriotique vainqueur de leur sentiment, mais ont vu dans la guerre actuelle la préface de la révolution sociale antimilitariste et antipatriotique.

Revenant d'entendre les discours sur la tombe de Jaurès, je m'en étais prononcé un, comme cela m'arrive souvent et j'avais trouvé sur le thème de l'*Internationale* un effet qui aurait sans doute porté, car, en vérité, chaque vers de ce refrain exprime un des éléments de la lutte actuelle.

Quoi donc s'opposera à la fin de la Paix armée, quand auront sombré les deux empires militaires ?

La Russie anarchiste n'arrivera-t-elle pas à vider son tsar ?

Et l'Europe, que cette tuerie furieuse aura ruinée pour toujours, ne sera-t-elle pas, intelligente et en décadence, le terrain parfait d'expériences sociales ?

Car un peuple jeune et fort se développe et les plus forts d'entre les siens écrasent les autres en les menant.

Tandis que dans un pays fatigué les idées abstraites ont la place.

Tous ces jours, le temps est charmant, avec de violentes et courtes averses qui rendent les choses brillantes et le ciel clair, avec de petits nuages.

L'autre soir, quand la foule s'émerveillait des tueries allemandes et de l'héroïsme belge et des prises de marine des Anglais, l'avenue des Gobelins était toute gaie de soleil sur la foule à travers les arbres par taches sur les visages animés.

Monsieur Poincaré a l'air de se payer la gueule des Belges.

Ces gens se font tuer ; ils attendent nos soldats et nous leur envoyons des rubans rouges pour leur ville de Liège.

L'état-major a un plan dressé d'avance depuis un an environ. La résistance belge n'était pas escomptée. Changera-t-on le plan ? Ou laissera-t-on intact le plan, et les Belges être écrasés ?

Guy, qui est toujours comme personne, a vu hier un Belge maigre qui rejoignait son corps.

L'anxiété du peuple allemand écoutant cet océan de peuples de tous les côtés se ruer sur lui ; si j'étais Allemand en ce moment, je ne sais ce que je ferais, si ce serait l'atavisme patriotique devant cette conspiration universelle ou le dégoût pour un empire militariste qui l'emporterait.

Dimanche, première bataille en Alsace. Victoire des Français. Prise de Mulhouse — qui est ville ouverte — mais effet moral prestigieux en France, en Allemagne et dans le reste.

12.000 Français, 25.000 Allemands tués=37.000 en un jour. Beau succès. Ils sont morts deux fois plus que nous.

Les corbeaux vont être gras comme des curés de campagne, en Alsace, cette année. Ils doivent être très nationalistes.

Temps splendide. J'ai rendez-vous avec H. Nous irons dans quelque petit jardin frais.

Evacuation de Mulhouse.

On ne parle, dans les boutiques, que de gens qui ont « reçu la médaille » de leur fils.

A chaque soldat, on remet une médaille qu'il s'attache

au cou par un ruban noir et où sont inscrits les éléments de son signalement.

Et les journaux parlent de 100 tués. Simple escarmouche !

« *Les gens s'affolent et*, disait un chauffeur de taxi, *c'est comme ça que les révolutions se font.* » Ce chauffeur m'a montré la dernière lettre de son fils, margis d'artillerie, à Neufchâteau.

« *Nous sommes couchés tout habillés sur nos lits, nous allons partir d'un moment à l'autre. Ma pièce est en bon état, le moral de mes hommes est bon. Je suis sûr de faire de bon ouvrage. Mes papiers sont dans le tiroir de gauche...* »

Je viens de l'hôpital Villemin. Dégoût et colère. Tirage au cul. Les médecins militaires sont partis. Il y a maintenant des réservistes. On en profite pour se faire réformer à tour de bras.

Quand j'ai eu répondu aux questions, on n'a pu comprendre que je revinsse spontanément : « *Un maboul ! Un ballot ! Tu parles d'un patriote !* » Et pourtant il s'agit de soigner des camarades.

« *On manque de tout. Dès maintenant, le service est insuffisant* », me dit un médecin ami, le professeur L., qui a été affecté ici.

Une dame de la Croix-Rouge, vaillante française, dans une réunion préparatoire à la société de secours aux blessés militaires :

« *Si j'ai des Allemands à soigner, je leur ferai boire de l'eau de Javel !* »

Pas une protestation, mais personne n'ose approuver.

15 août.

J'ai partagé un moment l'espoir de tous que cette guerre est la dernière, la lutte finale. Mais comment ?

La République allemande pourra-t-elle s'établir solidement sur la ruine de la nation ?

Dépecée par la Russie de la Posnanie, par la France de l'Alsace-Lorraine, par le Danemark du Schleswig, par l'Angleterre de ses quelques comptoirs d'Extrême-Orient, raçonnée de milliards dont elle se saignera, Dieu sait comment, l'Allemagne sera-t-elle dans un état d'esprit bien pacifiste et porté aux embrassades ?

C'est alors que l'officier allemand deviendra le vengeur populaire qui préparera la Revanche, tandis que la France et la Russie veilleront jalousement à conserver leur avance tout à l'orgueil militariste de leur victoire.

Dieu merci, il y a l'argent !

La Paix armée retomberait, plus lourde que jamais, sur l'échine des prolétariats sans la bienheureuse faillite qui fera sombrer les régimes militaires.

Et c'est peut-être en cela que cette guerre actuelle, qui est une dépense folle, est l'avant-Révolution.

Je clos ce journal. Par curiosité, afin de me documenter pour la « Trilogie patriotique » (1), je vais essayer d'être envoyé à l'armée de Belgique comme interprète anglais.

L'Europe se tue salement. Cette civilisation qui meurt n'aura pas eu comme apothéose la splendide internationale méditerranéenne, la « pax romana », dans laquelle était mort l'ancien monde.

(1) Projet de roman qui resta inachevé, mais dont des fragments se trouvent dans la « Guerre des soldats ».